

Notre si chère vieille dame
auteur, d'Anne Serre P. 18

La Vie clandestine,
de Monica Sabolo P. 19

Vivre vite,
de Brigitte Giraud P. 19



Londres, le roman inconnu de Céline, sort du brouillard

LIVRES La parution du deuxième roman issu des textes remis au jour par Jean-Pierre Thibaudat jette une lumière nouvelle sur notre patrimoine littéraire.



Avec *Enfance* et *Guerre*, *Londres* fait partie d'une trilogie qui diffère de *Voyage au bout de la nuit* par un contenu narratif plus proche de la vie de Louis-Ferdinand Céline.

Londres, de Louis-Ferdinand Céline, édition établie et présentée par Régis Tettamanzi, Gallimard, 560 pages, 24 euros

Louis-Ferdinand Céline, le trésor retrouvé, de Jean-Pierre Thibaudat, Allia, 128 pages, 9 euros

Louis Destouches arrive à Londres au printemps 1915. Il a tout juste 21 ans. Blessé, il a été décoré. Déclaré inapte au combat, il est affecté au service des passeports du consulat de France. La fascination pour la ville est immédiate. On s'en convaincra quand il fera paraître, en 1944, *Guignol's Band*. *Londres*, roman qui paraît aujourd'hui, parcourt les rues de la capitale anglaise à la même époque. Mais il ne s'agit ni d'une esquisse ni d'un brouillon. On ne se lancera pas ici dans le jeu des comparaisons qui va requérir l'attention des spécialistes, ni spéculer sur les raisons de l'abandon de *Londres* et de la reprise, dix ans plus tard, de la thématique londonienne pour un tout autre livre.

Londres fait partie d'un ensemble annoncé dès 1934 dans une lettre à son éditeur Robert Denoël : *Enfance*, *Guerre*, *Londres*. Un cycle qui diffère en bien des points de *Voyage au bout de la nuit*, son premier roman, prix Renaudot en 1932, signé du prénom de sa grand-mère. D'abord par un contenu narratif plus proche de la vie de l'auteur, puis par une évolution nette du style. La trilogie prévue semble ainsi débuter en 1936 avec *Mort à crédit*, qui couvre l'enfance du narrateur jusqu'à son engagement volontaire dans l'armée en 1912. Dans *Guerre* (1), Ferdinand se rétablit dans un hôpital militaire des Flandres, à Peurdu-sur-la Lys, où les vrais blessés côtoient simulateurs, trafiquants et souteneurs, jusqu'à son départ pour Londres en compagnie d'un officier anglais, Purcell, et d'une prostituée, Angèle. *Londres* enchaîne sur cet épisode.

Ferdinand, le narrateur, arrive à Londres à une date que Régis Tettamanzi, qui a établi et présenté le texte, situe en 1916. Il déclare être né en 1893. Or Céline a été affecté au consulat de France un an avant, et il est né en 1894. Détails sans importance ? Ces décalages révèlent que l'on est avant tout dans un roman. Car Céline, mêmes'il a



■ ■ ■ côtoyé d'assez près les milieux interlopes londoniens, n'a pas basculé dans la délinquance, et a recueilli bien des précisions de la bouche d'informateurs qui connaissaient mieux que lui le milieu des macs. Certains sont probablement les modèles de ses personnages.

CHAOTIQUE PLONGÉE DANS LES BAS-FONDS

Comme *Guignol's Band*, *Londres* se déroule dans le monde de la prostitution. Le fil conducteur en est la relation qui « unit » Ferdinand et Angèle. On sait que Céline épousa en 1916 une entraîneuse de bar, Suzanne Nebout. Le mariage ne fut jamais enregistré, mais on le retrouve dans le roman, assez cyniquement amené. Des histoires de papiers : la police va expulser toutes les femmes non mariées. « Elle a voulu du coup que je l'épouse aussi... Y aurait plus de pognon, qu'elle dit, si je ne l'épouse pas... » Sentimentale ou non, l'histoire n'assure pas moins la continuité de la trajectoire de Ferdinand dans cette chaotique plongée dans les bas-fonds. Violents, les proxénètes ne sont pourtant que des barbares calamiteux, arrêtés par la police, surinés ou étranglés par des concurrents, sans compter les portés déserteurs qui risquent le peloton d'exécution. Mais la description de la petite communauté de perdants minables et drôles, affreux, sales et méchants, où surnage Ferdinand, est une vraie réussite.

Quelques rencontres, comme celle du docteur Yugenbitz, ouvrent des trouées dans le fog londonien. Yugenbitz, médecin juif venu de Kiev, est un homme habité de la passion de guérir qui lui fait rafistoler les mauvais garçons « découpés » et « arranger » les affaires des femmes en difficulté.

La description de la petite communauté de perdants minables est une réussite.

Céline le décrit avec tout le racisme dont il est capable, l'affuble des patronymes les plus dégradants et s'appesantit sur son « nez crochu » et ses « deux oreilles, des feuilles ouvertes, en soufflant dedans sa tête serait partie ». Bizarrement, il en fait le personnage positif qui sauve Ferdinand, l'héberge quand il est recherché et lui donne le goût de la médecine, lui prêtant des livres et lui proposant de l'accompagner pendant ses visites. « Je l'intéressais tout simplement alors comme moi seulement, comme un homme ? » se demande Ferdinand. « Je serais mort pour lui, sur place, moi, pour ce petit con de juif. » Étonnante contradiction dont il est peu d'exemples dans l'œuvre, et qui n'a pas fini d'interroger quand on sait que, deux ans plus tard, il écrira les pamphlets antisémites qu'on connaît, *Bagatelles pour un massacre* et *l'École des cadavres*.

C'est aussi avec les filles du Yugenbitz que Ferdinand met à l'épreuve son talent de conteur avec la *Légende du roi Krogold*, conte médiéval de rois et de troubadours, emblème de l'imaginaire littéraire. On y voit ainsi le narrateur prendre conscience de « son petit talent ». *Londres*, loin d'être une fiction nihiliste, se présente ainsi comme un roman d'apprentissage moins désabusé qu'on croirait, et il ouvre des perspectives singulières sur l'œuvre célinienne.

Londres fait partie, avec *Guerre*, *la Volonté du roi Krogold* et d'autres textes, d'un ensemble remis à Jean-Pierre Thibaudat par la famille d'Yvon Morand. Le résistant, qui fut ministre du général de Gaulle, avait occupé, sur réquisition, l'appartement que Céline et Lucette Destouches avaient abandonné lors de leur fuite en Allemagne nazie après le 6 juin 1944. Jean-Pierre Thibaudat avait été choisi par la famille pour être le dépositaire de ces œuvres. Il en donne le récit, qui fait justice des accusations de « vol » dont il a été l'objet, rappelant qu'Yvon Morand lui-même avait proposé à Céline de les restituer s'il payait le garde-meuble. L'auteur n'ignorait donc rien de leur sort. Thibaudat fait toute la lumière sur cette affaire dans un livre bref et précis qui se conclut par un appel à la libre disposition du public de ces pièces essentielles de notre patrimoine littéraire. ■

ALAIN NICOLAS

Un roman révélateur sur l'incertitude du souvenir

LITTÉRATURE Anne Serre explore en tous sens l'art du récit, en multipliant à plaisir les chemins de traverse du vécu lorsqu'il s'éfface peu à peu.

Notre si chère vieille dame auteur, d'Anne Serre, Mercure de France, 126 pages, 14 euros

Anne Serre, dans ses écrits, transgresse les règles à l'envi. Dans *le Narrateur* (Mercure de France, 2004), par exemple, un narrateur, justement, troquait son rôle — d'observateur, de conteur, de metteur en scène en somme, pour celui de simple personnage. « Cela ne se fait pas », disait Anne Serre non sans ironie.

Cette fois, c'est une vieille dame, sur le point de mourir, qui laisse un manuscrit, inédit, dont manquent de nombreuses pages. Elle est interviewée sur son lit de mort par un réalisateur, un cameraman et une scripte. Ils s'acharnent à reconstituer, malgré l'extrême faiblesse de celle qu'ils interrogent sans merci, le texte déficient. « Je vous en prie, ne mourez pas tout de suite », ose même lui dire le réalisateur. Sous l'œil de la caméra va donc s'effectuer un intense effort de mémoire, dans le dessein affirmé de combler, à l'oral,

les lacunes du texte manuscrit. Au cœur de ce texte bancal, on découvre — à nouveau — la présence d'un narrateur. Il est décrit comme posé sur une chaise dans un grenier. Il scrute le paysage, depuis une fente, tandis qu'une narratrice, à son tour, le regarde en train d'épier...

SORTIES DE ROUTE ET MENUES ÉNIGMES

C'est ainsi qu'avec la plus ingénieuse dextérité, Anne Serre organise un réseau de narrations multiples. Le texte trouvé dans le fichier de l'ordinateur est répertorié sous l'intitulé « roman », et la vieille dame à l'agonie, avec une autorité souveraine, s'efforce de résumer la dizaine de pages disparues (« bien sûr ce ne sera pas le texte qui était vraiment écrit »). Sur son lit de mort, elle avance par digressions, emprunte dans sa parole des chemins de traverse, s'épuise, d'où maintes pauses dans le récit. Elle reprend souffle en évoquant un homme, garçon à bonnet rouge, qui fut son compagnon. Elle se revoit elle-même à plusieurs âges, ainsi que son père et d'autres personnes et

personnages intimes, toujours en chantier dans sa tête. W. G. Sebald disait de Robert Walser : « Le narrateur ne sait jamais très bien s'il se trouve au milieu de la rue ou au milieu d'une phrase. » Chez Anne Serre, c'est pareil.

Ce livre bref roule sur plusieurs pentes avec des changements résolus de perspective, des pistes suivies puis délaissées, une ou deux sorties de route et de menues énigmes qui tiennent en deux ou trois lignes dans un coin. N'y a-t-il pas, dans la manière de la vieille dame de « circuler dans ses souvenirs à l'aveugle », une sorte d'autoportrait de l'autrice qui se profile sans que le voile soit tout à fait levé ? « J'ai toujours aimé courir ou avancer lentement mais de manière très vigilante, derrière quelque chose qui se dérobe », affirme Anne Serre. Les différents degrés de lecture sont aisés à suivre, malgré la complexité de l'entreprise, qui pourrait, par défaut de talent, tourner à la gageure abstraite. Par bonheur, quelle malice dans l'écriture d'Anne Serre ! Et quel amour du jeu de piste avec le lecteur ! ■

MURIEL STEINMETZ



Une vieille dame sur le point de mourir laisse un manuscrit dont manquent plusieurs pages. Le livre est en lice pour le prix Médicis. YOELA CHAVECO-CABRERA / GETTY IMAGES/ISTOCK